

Maurice Mourier poursuit, dans ce numéro, en alternance avec sa seconde série de *Grands Transparents*, la publication de fictions que, nous a-t-il dit, « on peut aussi bien considérer comme des contes ou des poèmes en prose, eux aussi liés entre eux par une manière de thématique commune (celle de l'oiseau imaginaire ou de l'oiseau réel placé en situation imaginée) et proposés au lecteur sous un titre global point trop énigmatique : « Zazzo ».

Zazzo XI. Cas d'avitaminose chez les Tricuspidés de la Haute Vallée de l'Étron

Maurice Mourier est romancier, critique littéraire et poète. Dernier ouvrage paru : *Par une forêt obscure*, Éd. de l'Ogre, 2016.

« Himma ! Himma ! Laya ! Laya ! »
 « Tel fut le cri poussé par Ibn Batouta, l'intrépide voyageur du ^xe siècle quand le yack vigoureux qu'il avait eu la judicieuse idée de substituer à son dromadaire favori le porta jusqu'aux premiers contreforts de la montagne. Ce qui, en dialecte de l'Hadramaout, dont il était originaire, peut se traduire par « Que d'haut ! Que d'haut ! Arrêtons-nous ici ! » Car il avait grand soif et tira aussitôt de son bissac en peau de mouflon la fiasque de chianti Il Rufino qui ne le quittait jamais et s'en envoya une bonne giclée derrière les badigoines. Après quoi l'Histoire se désintéresse complètement de ce ridicule personnage dont le seul mérite est d'avoir nommé une chaîne fameuse à l'assaut de laquelle il ne se risqua pas plus avant.

Nous, si.

Dûment mandaté par l'Office d'Acclimatation des Zazzo (OAZ), nous parvînmes en effet à plus de 6 000 mètres au-dessus de ce pantouflard en suivant simplement – mais rien n'est simple s'il s'agit de monter, et foutroui ! ça monte dans ces coins-là comme une échelle

sans montants ni barreaux – ou mieux en empruntant sans avoir aucunement l'intention de le rendre le cours sinueux de l'Étron.

Curieux nom pour une coulée pérenne et néanmoins charmante qui, dans sa partie basse, prend une largeur respectable vu qu'elle rejoint le Brahmapaille, un des bras du Brahmapoutre, non loin de la station thermale de Tche-rapoundji, agréable bourgade où il tombe 24 mètres de pluie par an. Dans sa partie haute en revanche, et cela est de plus en plus vrai en le remontant, l'Étron se retrouve rivière, puis ruisseau, puis ruisselet près de sa source, mais ne cesse d'être encadré par les à-pic d'une vallée étroite dont chaque anfractuosité révèle un village et c'est de cette multitude, sur les deux rives, d'agglomérations minuscules selon les critères locaux (entre 60 000 et 5 000 habitants chacune), du bas au sommet de la vallée, que naît l'explication logique de son nom. Voyons cela.

Prononcer le mot d'habitant, on le conçoit, c'est évoquer des besoins naturels. Car l'homme ne vit pas seulement

de pain, il faut qu'il le restitue au paysage sous forme de fèces et de pissat. Inutile de faire un dessin. En l'absence de sanitaires et conséquemment de recyclage des eaux usées, l'Étron est un égout à ciel ouvert et d'autant plus puant, son débit diminuant peu à peu, que l'on gagne en altitude. Tibet, Tibet, quand tu nous tiens, on peut bien dire adieu aisance.

Quel rapport toutefois entre cet état de fait et certaine pathologie aviaire à laquelle nous étions sommé de remédier ? C'est une assez longue histoire.

Au commencement est le pain évoqué plus haut. Pour le fabriquer au minimum, fût-il azyme, le blé et l'eau sont indispensables. Pour l'eau, on l'a vu, la montagne la fournit, un peu polluée certes mais ces gens n'ont pas vécu des millénaires dans la crasse sans avoir développé un système immunitaire adéquat. Reste le blé, dont il n'y a pas trace ni de surface apte à le cultiver. Les habitants, réduits aux maigres produits de leur élevage et aux rares herbes comestibles des prairies, sont sujets plus que l'Européen, du fait d'une malnutrition coutumière, à toutes les maladies liées à la raréfaction de l'oxygène et aux chutes fréquentes dues à l'escarpement des masses rocheuses. Transis de froid ou de chaud selon les heures, attaqués par des bandes d'insectes voraces, ils meurent comme des mouches, ce qui, dans une certaine mesure, équilibre leur démographie, autrement galopante.

Mais, faute de terrains assez meubles pour se prêter à cet usage, ils n'enterrent pas leurs défunts (la profession de fossoyeur n'existe pas dans la Haute Vallée de l'Étron), et les balacent à la rivière comme toutes les autres immondices, non sans s'être livrés préalablement à de touchantes cérémonies funéraires car ce sont là peuples fort religieux. Ils reçoivent d'ailleurs de nombreux

disciples, avides de contemplation et de spiritualité.

Fort bien, me direz-vous, abondance de cadavres réjouit l'oiseau, surtout s'il est charognard, et le Tricuspidé, qui emplit le moindre village de ses ricanelements saccadés, un peu analogues à ceux de nos pies d'Europe, *pica pica*, elles-mêmes carnivores, est un éboueur exclusif de chairs mortes. Il doit donc profiter de cette nourriture offerte en masse, comme le vautour de Bombay, alimenté en permanence par la piété des Parsis. Et c'est bien ce qui se passe en effet. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Eh bien, non !

Un peu plus d'information s'impose ici concernant les Tricuspides. Mises à part les trois pointes de plumage bleu-vert qui émergent avant la couvaison du croupion des femelles et le rougissement du bec recourbé des mâles dans la courte période de la parade nuptiale, ils sont d'une extrême banalité. Leur taille les apparente aux merles de nos contrées et on ne saurait distinguer à l'œil nu ce qui attire en eux la curiosité du naturaliste. Mais pour l'éthologue, il en va tout autrement. Ces animaux endémiques de la Haute Vallée de l'Étron paraissent être en effet les seuls passereaux au monde qui digèrent leurs bouts de barbaque sans déféquer et, après en avoir absorbé les sucs, régurgitent par le bec une pelote compacte constituée des débris que leur centrale énergétique juge non nutritifs. Ainsi, ils se comportent comme des strigiformes, chouettes, hiboux et autres rapaces nocturnes. Ajoutez à cela qu'au contraire des précédents ils ne montrent aucune prévention à l'égard du genre humain, et viennent familièrement nidifier sur les toits des sédentaires de la Haute Vallée, creusant des trous grossiers dans l'épais revêtement de bouse de yack et

de gadoue d'origine humaine accumulée dans les biefs du torrent, revêtement qui, dans ces communautés pauvres, met hors d'eau les maisons.

Vous comprendrez alors l'intérêt scientifique présenté par l'étude approfondie d'un animal à ce point inféodé au bouvier tibétain qu'il devrait prospérer sur le dynamisme reproducteur d'une population où le *turn-over*, du fait de l'importance de la mortalité, surtout des plus jeunes – une des curiosités de la planète –, est considérable mais où la fécondité, très supérieure aux pertes, constitue un gage de résilience pour l'avenir.

Or, c'est un fait paradoxal et irritant, les Tricuspides dépérissent. Comme les coraux en proie au réchauffement climatique, ils blanchissent et, ce qui est bien pis, cette perte de tonus apparaît de plus en plus tôt au cours de leur cycle vital, si bien qu'on a pu émettre l'hypothèse, chez cette espèce, d'une épidémie de *progeria* généralisée, Oh An Tchou et Globoptine, leurs auteurs, autrefois à la Corpus Christi University de Baltimore, ayant attribué le phénomène, comme il se doit en fonction de la mode présente du tout génétique, à quelque déficit chromosomique dû à la consanguinité.

Il importait donc de faire toute la lumière sur ce point et notre étude, scientifiquement conduite, n'a rien laissé subsister de cette thèse.

Quelles sont les causes de la mauvaise condition physique actuelle des Tricuspides de la Haute Vallée de l'Étron ? Tout se résume à une bête avitaminose dont nous avons déjà commencé à enrayer les effets par la distribution, sur les toits boueux des hameaux, de granulés que les oiseaux (et à notre grande joie surtout les immatures) picorent très volontiers.

Comment expliquer cependant pareille étiologie alors que, nous l'avons souligné, la provende ne manque pas

aux Tricuspides, des cadavres, en particulier ceux d'enfants, arrivant journellement, si l'on ose dire, sur le marché ? Réponse immédiate : quantité, oui, qualité, non. Nourris essentiellement de laitages, de lichens roussis par le gel, de rares portions de riz séché que les touristes apportent dans leurs bagages, les habitants manquent eux-mêmes de vigueur et leurs petits, squelettiques, se sont révélés, à la prise de sang, victimes précisément d'avitaminoses sévères. Ceci explique cela. À population atteinte de rachitisme, cadavres carencés. Les malheureux oiseaux se repaissant de ces momies n'en retirent pas les substances absolument nécessaires à leur maintien en nombre et en santé. Une supplémentation de leur diète, aisée à mettre en place, palliera toutefois leurs déficits et évitera de transformer les intéressants Tricuspides en une nouvelle espèce en voie de disparition.

Nos travaux, qui ont nécessité plusieurs campagnes en divers lieux de la Haute Vallée de l'Étron, auraient été impossibles sans l'aide constante des chefs de villages. Nous les avons dédommagés généreusement par des *royalties* en argent via certaines fondations dont nous tairons les noms, leurs commanditaires, férus d'ornithologie, ayant souhaité conserver l'anonymat. Moines dans leur immense majorité, les responsables tibétains, notons-le pour finir, ont tous immédiatement converti nos libéralités en ornements pour leurs temples, seuls édifices régulièrement entretenus, et souvent somptueusement décorés, repérables dans ces agglomérations misérables, où la cahute de schistes entassés que colmate un ciment nauséabond fait d'excréments humains et animaux malaxés, représente, en matière d'urbanisation permanente, la norme universelle. ☺

Zazzo XII. Tourteaux

Qui n'a pas écouté, dans quelque amphithéâtre vétuste, poussiéreux, lambrissé, craquant, frotté de cire, incrusté d'odeurs de l'antique Sorbonne pleine de replis ombreux et de bancs vides, les exordes de notre vieux maître, le professeur Ébenézer Duncan de Charité, linguiste éminent acharné à traquer, en tous lieux des littératures, l'inexactitude, l'impropriété, l'à-peu-près, le contresens semés dans les textes depuis des temps immémoriaux par des collègues négligents ou ignares, et cela en toutes disciplines, ne saura jamais de quelle source vive et frémissante de savoir il s'est écarté, ô coupable paresse !

Il nous semble l'entendre encore, sa voix fluette dominant toutefois sans peine le vrombissement d'une mouche unique égarée dans l'air immobile, comme il entamait l'examen d'un passage célèbre de *L'Adolescence clémentine* déformé par une faute de lecture remontant à l'édition de 1532 et jamais corrigée depuis : « Reprenons ensemble ce vers où le poète risque une comparaison osée entre lui-même en ses précoces déportements et quelque chose qui serait clair si l'erreur initiale des typographes puis la glose sur cette erreur n'avaient rendu le passage risiblement inextricable. Ah ! voilà : "Sur le printemps de ma jeunesse folle, / Je ressemblais l'arondelle qui vole / De çà de là..." ».

« L'arondelle », écrit ainsi, je vous demande un peu, ça pose problème, évidemment. Aussi les premiers

imprimeurs, au mépris de l'étymologie, comprirent-ils et imposèrent-ils aux lecteurs moutonniers de comprendre : « l'hirondelle », sans se soucier du fait que le latin *hirundo*, *hirundinis* ne saurait en aucun cas donner le substantif « arondelle », une voyelle aiguë comme « i » se transformant en la plus ouverte de la langue, un « a », quelle infamie scientifique !

Et là, le professeur se trémousse, saline, hoquette, souffre en son être de savant, on pourrait craindre pour sa vie, mais aussitôt, retrouvant une sérénité chez lui coutumière : « Il fallut pourtant attendre les années de mon propre apprentissage, tant l'autorité de la chose écrite rend aveugle, pour qu'un certain nombre d'exégètes se rende compte de la bourde élémentaire des commencements et qu'il est bien simple d'y remédier en rétablissant la leçon véritable du texte, que le glissement d'un des caractères de plomb inventés par Gutenberg a altéré : « Je ressemblais la rondelle qui vole », c'est l'évidence !

« Reste », et là le bon maître prend une profonde inspiration, « reste à interpréter cette comparaison audacieuse. Tout est affaire de mode malheureusement, même en science. L'après-guerre était favorable, du fait des terreurs dont on venait à peine de s'extirper – et en quel état mental ! – aux élucubrations aéronautiques les plus insensées. Dans les moindres villages on découvrait les traces récentes du passage d'extraterrestres. « La rondelle

qui vole » du charmant Clément Marot, le rapprochement était tentant, devint donc presque aussitôt la preuve que des observations d'OVNI avaient eu lieu dès l'adolescence du poète, soit dans les années 1515-1520. J'ai le regret et même la honte de reconnaître que cette fable absurde et anachronique, loin de s'étaler seulement dans les gazettes destinées à un public inculte et superstitieux alimenté en billevesées par des journalistes qui ne le sont pas moins, reçut la caution de quelques universitaires illuminés dont il me répugnait de citer les noms.

« Voire, direz-vous, mais le mystère reste entier et, si cette rondelle fameuse n'est pas un oiseau commun, si elle n'est pas un artefact virtuel et mécanique dû à la crédulité humaine, alors quelle est-elle ? Permettez-moi, puisqu'on a bien voulu m'attribuer le solution de cette irritante énigme, de préciser d'abord que je n'ai en cette occurrence aucun mérite à faire valoir et que, sans la découverte fortuite d'un opuscule jusqu'alors inconnu, ou au moins ignoré, je n'aurais jamais pu, dans ma thèse sur *Les Difficultés de la langue française et leur élucidation par l'approche sémiotique*, parue il y a déjà plus de vingt ans mais dont je ne cesse, par un complément d'information journalier, d'affiner les conclusions, prouver que la rondelle clémentine constitue une métaphore légitime puisqu'il s'agit bien d'un oiseau ».

« En 1975, je passais mes vacances au Mont-Gerbier-de-Jonc, en Ardèche, vacances studieuses je dois l'ajouter, car j'accumulais des matériaux pour ma thèse, achetant comme je le pouvais – mon salaire d'assistant était maigre et j'avais déjà fondé une famille – « de çà de là » justement, tout ce qui pouvait présenter un intérêt en matière de curiosités linguistiques ».

J'étais parti seul pour une quinzaine et logeais dans un gîte fort modeste tenu par un vieil original peu causant dont l'occupation principale était le commerce de toute espèce de livres et de rebuts anciens. Il en traînait dans chaque coin, j'y fouinais naturellement et c'est ainsi qu'un jour de pluie assez frisquet je finis par tomber sur une publication improbable – quarante pages de mauvais papier – imprimée à Privas en 1899. Son auteur est un curé de Largentière, jeune encore sans doute quand il l'avait commise et fait composer à ses frais car le titre extravagant et bien profane qu'il a choisi, loin de représenter une première pierre posée dans le jardin de son ministère, détonne singulièrement et manifeste une proximité esthétique condamnable, selon ses précepteurs du séminaire, avec le sulfureux Parnasse, école poétique fort éloignée de l'Église, ou du moins avec une de ses illustres célébrités.

« Qu'on en juge ! » Alors le professeur tire du cartable posé sur la chaire une sorte de torchon de format in-12, en brandit la couverture maculée de café et déchiffre d'un ton solennel : *Comme un vol de tourteaux hors du Gerbier natal*.

« Oui, tel est le titre, démarqué des *Trophées* de José-Maria de Hérédia, un recueil immédiatement admiré qui, n'ayant paru qu'en 1893, soit six petites années avant l'ouvrage de son fervent admirateur, était autant dire alors une nouveauté subversive qui allait chercher ses sujets dans toutes les traditions pourvu qu'elles ne fussent pas chrétiennes ! Tel est le titre qu'est allé dénicher, c'est le cas de le dire, un prêtre du nom de Louis Borie ! ». Mais venons-en à l'essentiel.

« En effet la chose en soi ne m'eût amusé qu'un temps si, ouvrant le texte à sa première page, je n'y avais lu avec

stupeur la profession de foi peu ecclésiastique suivante : « Gloire à Clément Marot qui, le premier, sous le nom crypté de « rondelle », sut chanter le tourteau des sources de la Loire et son vol fantasque ! De son émule sans prétention, les quelques pièces poétiques ci-après ne veulent être qu'un hommage à ce pionnier, et aux oiseaux qui ont charmé une enfance rurale ! « Suivent une cinquantaine de poèmes en décasyllabes, mètre effectivement utilisé par l'habile rimeur du ^{xvi}^e siècle. Tous consacrés aux modalités de vol de l'animal saisi dans son biotope montagnard. Bons ou mauvais peu importe, je ne m'intéresse qu'à un point de vocabulaire. Cependant, en toute rigueur scientifique, il m'importait alors, il m'importe aujourd'hui d'étayer ma découverte en démontrant que le tourteau est bien cette rondelle qui vole évoquée plus haut. À cette démonstration décisive, un chapitre entier de mon livre est consacré, mais il n'est pas question d'y renvoyer des débutants, que sa technicité risquerait de détourner de la belle vocation de linguiste. Je me contenterai donc de quelques indications sommaires que celles et ceux d'entre vous qui connaissent l'Albanie pourront enrichir de leurs propres observations, cette espèce, sottement chassée pour sa chair qui sert à confectionner la savoureuse tourte ayant disparu de nos contrées depuis des générations mais demeurant commune dans le ciel de Tirana.

Écartons d'emblée certaines fausses pistes. La raréfaction du tourteau authentique oblige le cuisinier moderne à faire entrer dans la fabrication des tourtes du commerce, et cela non seulement chez nous mais par exemple au Maroc où elle est connue sous le nom de « pastilla », petite pastille, la

rondelle n'est pas loin ! Ou en Espagne, dont la « tortilla » constitue comme le plat national – entre parenthèses, détail amusant, c'est à un emprunt à l'espagnol que nous devons le mot argotique « tortore », importé en 1813 par les grognards de Napoléon défaits à Vitoria par Wellington, la linguistique est une science universelle, elle suppose la connaissance de toutes les autres. Cette raréfaction hélas ! avérée oblige disais-je ou plutôt incite le cuisinier peu scrupuleux à remplacer dans la tourte, la pastilla, la tortilla, le délicieux tourteau par des ersatz, le pigeon notamment, ou bien la tourterelle qui doit abusivement son nom à cet emploi, comme du reste la grive, dite *tourdre*. Ces dérives sémantiques n'autorisent nullement à assimiler notre tourteau à ces substituts n'appartenant pas, comme lui, à l'ordre des *Tortilloniformes* au vol spiralé.

« Au sortir de l'œuf, le *tourtard* – le poussin appelé ainsi dans *Le Mesnager du Roy* de 1496 – n'a pas du tout l'aspect circulaire qu'il revêtira adulte. Il ressemble à un gros crayon qui serait doté d'yeux proéminents. On a prétendu que seule son alimentation exclusive en tourteaux de soja lui conférerait rapidement forme et nom vernaculaire aujourd'hui oublié. Nouvel anachronisme déplorable, ce vocable mandchou n'ayant été introduit en Europe qu'en 1874 avec la légumineuse asiatique qui le porte et d'ailleurs ne servant à l'alimentation animale que depuis peu. Ajouterai-je que son usage suppose un élevage industriel et que le magnifique oiseau de Marot s'est révélé allergique à toute domestication ?

« Comment le tourteau acquiert-il donc sa structure définitive ? Par l'entraînement au vol groupé que ses deux parents, juchés sur les arbres les plus hauts des sommets les plus déserts

(tel était encore le Gerbier dans la seconde moitié du XIX^e siècle), dirigeant alternativement. Mais voici que moi aussi, contaminé par le vertige fatal de l'approximation, je dis « juchés » là où il faudrait dire « blottis », par exemple dans un creux de feuillage, car les tourteaux ne disposent que de pattes atrophiées, un peu comme les martinets quoiqu'ils soient beaucoup plus gros. Aussi leur anatomie les contraint-elle, dès leur premier plumage parvenu à sa taille et à son épaisseur requises, à s'élancer bravement dans le vide et à peaufiner peu à peu, à force d'exercice, leur gabarit de cerf-volant ?

« En formation serrée, car ils ne volent jamais seuls, les tourteaux se déplacent en crabes, naturellement, comme autant de casquettes sans visière dont le rassemblement parfois considérable ressuscite en l'air la tactique de combat romaine appelée « tortue », si vaste cette entité lenticulaire qu'elle occulte le soleil. On comprend alors, sans l'excuser, que les vols de tourteaux aient pu donner naissance à la légende des OVNI chez nombre d'esprits plus chimériques que scientifiques. Du reste sont souvent de bonne foi ceux qui ont rapporté avoir été embarqués sur le Grand Véhicule du tourteau et instruits en les enseignements du Bouddha, puisque celui-ci partage avec l'oiseau la rotondité de son bide.

« La fascination exercée par les arrivées et les départs de ces voiliers efficaces, au printemps et à l'automne quand ils achèvent leur migration ou décampent pour leur long voyage de retour, serait moins spectaculaire si leurs évolutions, loopings et virages sur l'aile étaient moins erratiques. Mais le poète l'avait bien observé, l'immense corps en mouvement que construisent et déforment en permanence les milliers

d'individus qui le composent, du fait de sa nature quasi sphérique, tourne, roule et se tord dans les rayons solaires à la manière d'une galette malléable et passe et repasse dans le ciel à une vitesse stupéfiante, y dessinant des sortes de nuages changeants qui se convulsent, s'épaississent (vol sur le ventre), disparaissent presque en un pointillé de grisaille (vus par la tranche), occupant d'une seconde à l'autre les quatre quadrants du cercle apparent du ciel où la lumière rougeoit, visitant l'un après l'autre les trente-deux rhumbs qui délimitent virtuellement les aires du vent.

« Ah ! vers immortels ! », s'exclame le professeur en battant des mains, « la séance serait insipide sans adéquate illustration, j'appelle donc une de mes assistantes, Mademoiselle Concha Blaglaxu, qui va mimer pour nous, « de ça de là », quelques-unes des circonvolutions d'un essaim de tourteaux. »

Il y a toujours une surprise à la fin des cours du professeur Ébénézer Duncan de Charité. Raison pour laquelle l'amphi, tout à l'heure presque vide, s'est progressivement rempli et se trouve maintenant être comble. Réjouissez-vous, étudiants sans vergogne, la jeune fille qui apparaît, émanation soudaine de la ferveur de son patron, est aussi étonnamment jolie que peu vêtue, de voiles transparents censés figurer les rémiges des oiseaux danseurs, et elle voltige bientôt à travers les gradins, de palier en palier, en virevoltant sur ses ballerines blanches, bras levés au-dessus de la tête, chignon dressé et serré par un élastique, d'où les cheveux auburn ruissellent en soyeuses plumes.

Mais ne comptez pas sur moi pour vous en dire plus. La chose ne s'est pas produite deux fois, je vous l'assure. Il fallait être là. ☉

ZAZZO XIII. Dans les marais du Limpopo

« Je me demande, dit Rogers en déglutissant avec dégoût, je me demande où cet abruti de Stanley a bien pu voir du gris-vert et des arbres à fièvre le long de ce ruban sanieux.

– Ce n'est pas Stanley mais Livingstone, dit João Megalhães et, pour ce qui est de la fièvre, tu es bien placé pour savoir qu'elle rôde partout sur les berges.

– Le fleuve Limpopo, qui est gris-vert et tout bordé d'arbres à fièvre, à la réflexion aucun explorateur n'aurait pu inventer une phrase de ce genre, aussi joliment tournée, corrige Rogers. Le soir au camp sa seule préoccupation était de retirer les sangsues accrochées à ses mollets. Seul un écrivain a pu pondre cette ineptie, quelqu'un de chez moi, James Joyce en l'occurrence, ce freluquet de Joyce, ça me revient.

– Ton Joyce se foutait pas mal de l'Afrique, dit le bel Aristide, il éclusait dans les bars de Dublin, c'est tout ce qu'il savait faire.

– Il a raison, complète João, et d'ailleurs ça n'est pas Livingstone non plus, c'est sans doute un des nôtres qui a écrit cette connerie, c'est Pessoa sous un de ses pseudos à coucher dehors.

– Je croyais qu'il n'avait pas quitté Lisbonne où il pintait sec, lui aussi, souffle le bel Aristide.

– Tu te trompes, il est né en Afrique, ses parents devaient

traficoter de l'ivoire, un descendant me l'a laissé entendre ici même, à Maputo, qu'il vaudrait mieux appeler Maputa la bien-nommée, vous ne croyez pas ? »

Les deux autres rigolent un court instant, sans joie. Rogers continue à ingurgiter son verre de Choum. La véranda, si l'on peut dire, quelques planches clouées sur des poteaux, enfoncées dans la boue séchée et couvertes de palmes, n'est séparée du fleuve en léger contrebas que par une balustrade branlante. L'énorme masse de l'eau, dans la faible lumière de la nuit commençante, se voit à peine, s'entend encore moins. Son cours est lent, sinueux, mais ici, non loin de la brousse, il n'est pas encore encombré de roseaux.

Le serviteur bantou, en silence, apporte un plat ovale rempli de petites formes aplaties, qui ressemblent vaguement à des meringues affaissées. Il pose le plat sur la table basse. Chacun tend la main, détache une de ces choses caramélisées, grignote.

« Pas mauvais, dit le bel Aristide, quoique un peu fade. J'aime mieux ceux pêchés en amont, l'odeur de vase est moins forte. Pas celle de la préparation, je veux dire, celle de la chair. Elle est pourtant plutôt délicate, en soi, on dirait du veau. Mais tu ne trouves pas, ô toi notre hôte généreux, qu'il faudrait la laisser dégorger une nuit de plus ? Je ne critique pas,

attention ! Rien que d'avoir enseigné à ces sauvages comment cuire à cœur ces poissons d'eau douce, et sans les cramer, chapeau !

– Ne te fatigue pas, dit Rogers, c'est vrai que c'est dégueulasse. Les Chinois achètent tout, on ne trouve plus que des spécimens racornis et encore pas tous les jours. Mais je t'arrête sur le mot « poisson », chacun sait que ce sont des oiseaux. Ce n'est pas parce que tu les vois sans tête, sans les pattes et soigneusement dépouillés, Omar est très sérieux là-dessus, que tu as le droit de les calomnier.

– Pardon, dit le bel Aristide, il y a d'excellents poissons dans le Limpopo, il suffit de se tenir en plein courant, loin des rives qui sont une affreuse bouillasse je te le concède, sans compter le danger de se cogner à un serpent python bicolore de rocher, la sale bête, pas plus tard qu'il y a un mois mon boy en a vu un qui essayait d'entraîner un éléphantéau mais la mère s'en est mêlée, il a fini fracassé contre les blocs, les piroguiers ont applaudi ! Enfin, si tu veux mon avis, un animal qu'on chope dans les flots, que tu le veuilles ou non, c'est du poisson.

– Pas du tout, dit João, Rogers a raison. Ça nage, ça se faufile entre deux eaux, ça pue la vase et pourtant c'est un oiseau. Tu as assisté à la chasse ? Ça m'étonnerait. Sans t'offenser, tu es un sacré homme d'affaires mais tu ne quittes guère ton bureau climatisé. L'aventure, ça n'est pas tes oignons !

– En tout cas, moi on me rencontre au Sporting Club, riposte, vexé, le bel Aristide. Mais je préfère nager en eau propre, en compagnie de belles rombières, plutôt que d'aller comme vous farfouiller de bon matin dans les mares.

– Ne t'emballe pas, fiston, dit Rogers, João sait ce qu'il dit, c'est bien une chasse, pas une pêche. Je te raconte : on part avant le jour, c'est un fait, il faut trois ou quatre solides payeurs pour arriver sur zone avant les gars des villages qui sont à l'affût, eux aussi. Tu parles du plein courant, exact pour ces gros poissons qu'on a introduits un peu partout bêtement, les perches du Nil qui finiront par éliminer les silures. Mais là, au contraire, comme ce sont des oiseaux au plumage huileux qui nichent au-dessus de l'eau dans les roselières, il faut pousser la pirogue jusque tout près des bords, au milieu de la végétation, et tu aperçois, avec de bons yeux hein ! il faut être rapide, des dizaines de boules noires, pas plus volumineuses que des rats des chaumes, qui furètent entre les plumeaux et nageotent en effet mais s'élancent aussi parfois et font des mètres en vol plané, tout à fait comme les poissons volants qui tombent sur le pont des navires, voilà pourquoi on confond et tu entends floc-floc, un bruit incessant, mais ça ne fait pas non plus d'eux des poissons.

– Mais alors pourquoi on ne trouve jamais un seul de ces bestiaux empaillés sur les marchés ? dit le bel Aristide, qui refuse d'en démordre.

– Ah ! superstition ! Superstition ! mon jeune ami, dit João. Je l'affranchis, Rogers ?

– Vas-y ! dit l'homme désabusé, au teint de cirrhotique, qui a fini de boire son Choum et pour le faire passer se verse un gin, les Portugais aiment le folklore, qui moi me bassine franchement, je dois l'avouer.

– Eh bien ! voilà ! dit João. Les Bantous habitaient jadis des Bantoustans, c'est logique. Pour être honnête, les Boers les avaient un peu parqués là,

dans des réserves, espérant que les rélégués y crèveraient à petit feu comme ça avait si bien marché en Amérique du Nord avec les Indiens. Note, les Boers étaient tout-puissants, ils auraient pu comme les Yankees exterminer toute cette racaille d'un seul coup mais ce sont des Hollandais, très religieux, rien à faire ! Dans les réserves, à part bosser sur les plantations des patrons, on manque de loisirs et on s'emmerde, ce qui à la longue entrave le dynamisme et la production.

Conscients de ce souci, les Boers ont laissé les Bantous croupir dans leurs coutumes locales, pas plus idiotes que celles de tout autre peuple, juste aussi idiotes. Parmi elles, l'une touche au mariage, elle est pittoresque, tu vas voir. Avant celui-ci le garçon doit apporter à sa promise un costume entier fait de peaux cousues d'oiseaux des marais, les peaux étant couvertes de leurs plumes puisque on dépouille ces animaux au lieu de les plumer, on te l'a dit, sinon ils schlinguent salement. L'ensemble du costume, c'est un fourreau noir – les oiseaux, que tu n'as jamais vus vivants mais moi je les ai au moins entrevus avant que les Bantous les écorchent, eh bien ! leur plumage est d'un beau noir de jais. La maman de la mariée ajuste étroitement ce fourreau au corps de sa fille, n'y laissant qu'un seul trou au niveau du sexe pour la défloration souhaitée. Si ajusté, le pyjama noir, qui enveloppe aussi les bras et cou et visage jusqu'au nez – une calotte de même peau est enfoncée sur la tête et couvre les yeux – que le fiancé doit venir soulever la fille comme un sac de manioc, la jeter sur son épaule puis sur le lit conjugal où il accomplit son office de mâle.

Le matin, l'épouse comblée se débarrasse de son carcan, ou plutôt

son mari l'aide avec un sabre d'abat-tis et cette dépouille, devenue taboue, est aussitôt brûlée. Bien. Il faut au moins cent oiseaux, tant ils sont petits, en tenant compte des déchirures accidentelles, pour confectionner le costume. Leur chair est servie au banquet des noces, cuite à l'étouffée, métaphore transparente du sort de la mariée, qui a cuit toute une nuit dans sa prison huilée et dont il n'est pas rare qu'elle y étouffe effectivement. Si l'on se voit contraint, pour cette raison, de la déloquer avant l'heure, elle devient lagalagamouk, pas facile à prononcer, le bantou est une langue à clics, littéralement « la mal cuite », et elle sera raillée et infériorisée sa vie durant pour ce manquement grave à la tradition. Mais le tabou impose aussi que les oiseaux soient servis conformément à l'excellente recette perpétuée par le chef bantou de notre cher Rogers, c'est à dire sans les têtes ni les pattes, faute de quoi la nourriture ingérée deviendrait poison.

On ne se marie plus comme ça chez les Bantous répandus hors des Bantoustans, sauf peut-être dans les villages très reculés. Mais quelque chose de la superstition initiale demeure.

– Pour ne pas empoisonner les convives, ces oiseaux déguisés doivent donc ressembler à des croquettes de poisson, jubile le bel Aristide, merci d'avoir éclairé mon ignorance !

– En sachant tout sur le Limpopo, tout sur les Limpopotames, nom que donnaient nos parents à ces drôles de phragmites des joncs, comme les appellent les snobs et les ornithologues, tu deviendras vite une authentique Mozambouc, conclut Rogers avec satisfaction, l'instruction, il n'y a que ça d'utile en ce bas monde ». ☉